

Les paysages à l'époque moderne

Claude Reichler – 979-10-231-2191-9



PUPS

LES PAYSAGES À L'ÉPOQUE MODERNE

**BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES HISTORIENS MODERNISTES
DES UNIVERSITÉS FRANÇAISES (AHMUF)**

Les paysages
à l'époque moderne



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général de la faculté des Lettres
de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008

© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN papier : 978-2-84050-554-9

PDF complet : 979-10-231-2184-1

Tirés à part :

Préface – 979-10-231-2185-8

Introduction – 979-10-231-2186-5

Florent Quellier – 979-10-231-2187-2

Paul Delsalle – 979-10-231-2188-9

Youri Carbonnier – 979-10-231-2189-6

Martine Vasselín – 979-10-231-2190-2

Claude Reichler – 979-10-231-2191-9

Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (64990 Mouguerre)

d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

Adaptation numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

LES ALPES SUISSES ET LES VOYAGES DANS L'EUROPE MODERNE

Claude Reichler

Université de Lausanne

UN PHÉNOMÈNE EUROPÉEN

Dès le Moyen Âge, les marchands, les pèlerins, les soldats, les artisans en quête d'emploi empruntaient les cols alpins pour aller en Italie, ou traversaient les villes situées entre les Alpes et le Jura pour se rendre de l'ouest vers l'est de l'Europe ou inversement. Ces villes avaient une tradition de souveraineté communale, et certaines d'entre elles tinrent une place importante dans le mouvement humaniste et réformé. À la Renaissance, le mouvement s'accrut à la suite de l'intérêt nouveau pour les antiquités romaines et de l'essor culturel et artistique de l'Italie. Les cures thermales devinrent à la mode : ce fut la raison du séjour en Suisse de Montaigne, par exemple, qui prit les eaux à Baden, ville d'eau très fréquentée située non loin de Zurich, en se rendant en Italie. On commença aussi, d'abord de manière assez limitée, à s'intéresser aux montagnes : non pas les voyageurs, qui n'y voyaient généralement qu'un désert affreux, mais quelques humanistes savants, qui étudiaient les plantes, collectaient des fossiles et des minéraux, des histoires de diables et de monstres, et cherchaient à comprendre le climat et le système orologique. Leurs cabinets de curiosités recueillaient, parmi toutes les merveilles, des fragments de corne de licorne, des os de dragons et des crânes d'hommes sauvages¹... Les cantons suisses, au nombre de treize à cette époque, avaient transporté leur ardeur guerrière, à la suite de Marignan, dans le service étranger et fournissaient en hommes d'armes les puissances européennes.

Le XVII^e siècle n'est pas, comme on l'a trop dit, un siècle casanier ; les voyageurs sont nombreux à traverser les Alpes. Les voies commerciales sont en expansion, comme en témoigne, dès les années 1650, le superbe chemin muletier construit par le Valaisan Stockalper, qui relie la France et l'Italie à travers le Simplon.

¹ Voir entre autres Antoine Schnapper, *Le Géant, la licorne et la tulipe : histoire et histoire naturelle*, Flammarion, 1988.

Cependant, à la fin du siècle, un mouvement d'une autre nature se dessine. Commencé, lentement d'abord, par les Anglais du Grand Tour² et les protestants français exilés, puis continué par toutes les nations européennes, ce mouvement s'amplifie au cours du XVIII^e siècle jusqu'à faire des Alpes l'une des régions les plus courues de l'Europe. Dès lors, les voyageurs seront innombrables, qui voudront y voir un lieu privilégié réunissant toutes les promesses de leurs rêves et de leurs lectures³.

Comment comprendre ce mouvement dans l'histoire de l'Europe moderne ? L'attention nouvelle donnée aux Alpes (et, comme on l'a dit, leur « découverte ») ne peut pas être expliquée par des considérations portant seulement sur les cols, les routes, les bains, ou la visite des villes et de leurs monuments. L'histoire interne de la Suisse, les enquêtes sur ses relations avec ses voisins, ne fournissent pas non plus d'explication suffisante, car il s'agit d'un phénomène qui fut d'emblée *européen et culturel*. C'est l'intérêt pour la montagne elle-même qui devient de plus en plus grand. Ces voyageurs qui vont en Suisse, c'est à eux-mêmes qu'il faut demander les motifs de leur voyage : que vont-ils chercher là, qu'ils ne trouvent pas chez eux ? Que représentent pour eux les Alpes, qu'aucun autre territoire de l'Europe ne représente ? Le XVIII^e siècle est ici une époque centrale parce que la découverte des Alpes fut l'occasion d'une rencontre entre des modèles culturels en transformation dans la culture européenne et des dispositions favorablement orientées en Suisse même, offrant à ces modèles des prises propices.

À la fin du XVII^e siècle, la Suisse constituait en effet un espace géographique et culturel peu connu en Europe. On le traversait plus qu'on ne le visitait. Il fallut, pour susciter l'intérêt des voyageurs, le concours de circonstances hétérogènes : en France, la politique anti-protestante de Louis XIV et la Révocation de l'Édit

2 Voir Antoine Brilli, *Quand voyager était un art. Le roman du grand tour*, Paris, Gérard de Monfort éditeur, 2001 (éd. ital. 1995). Les jeunes aristocrates anglais accomplissant leur tour d'Europe accompagné de leur mentor, se rendaient souvent en Italie par les Alpes. À partir du début du XVIII^e siècle et de plus en plus, ils firent halte en Suisse pour voir les Alpes elles-mêmes et admirer leurs paysages. Le premier témoignage de ce mouvement se trouve dans le livre de Maximilien Misson paru pour la première fois en 1691, *Nouveau voyage d'Italie*. Misson est un protestant français exilé à Londres, qui avait accompagné le comte d'Arran dans son grand tour. La cinquième édition de son livre, en 1705, comprendra le voyage en Italie de Joseph Addison. C'est là que celui-ci utilise à propos du paysage alpin l'expression qu'on tient pour l'origine du sublime paysager, *an agreeable kind of horror*.

3 Les études sur l'un ou l'autre aspects de cette histoire sont nombreuses. Je me permets de renvoyer ici au travail de collecte de documents et de synthèse que j'ai effectué en collaboration avec un historien : voir Claude Reichler et Roland Ruffieux, *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens, de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1998, 1760 p. L'introduction générale de cette anthologie, de même que les introductions des chapitres, forment une histoire du voyage en Suisse et dans les Alpes.

de Nantes ; en Angleterre, la recherche d'une esthétique nouvelle, en réaction au classicisme français ; dans la philosophie des Lumières en général, l'attitude empiriste, qui relança l'exploration de zones géographiques marginales en vue de développer les sciences naturelles ; enfin, la recherche d'un modèle politique et humain proche d'une simplicité qu'on croyait primitive, et qu'on pensait dénaturée par la civilisation urbaine et l'organisation étatique. L'espace suisse et alpin se trouva au point de convergence de toutes ces perspectives. Les protestants exilés, en hommage à la solidarité hospitalière qu'ils rencontrèrent, inaugurèrent l'idéalisation du pays dans leurs descriptions. Ils firent connaître à leurs coreligionnaires les villes réformées et les curiosités naturelles. Les Anglais, quant à eux, découvrirent dans les Alpes les paysages violents, faits de ruptures et de contrastes, qu'ils admiraient dans les descriptions de Milton et les tableaux de Salvador Rosa. Ils mirent à la mode Genève et Grindelwald, les lacs, les glaciers, les chutes du Rhin. Une théorie esthétique nouvelle se développa, celle du sublime. Une vision politique, où les références à l'Antiquité avaient toute leur place, trouva à s'affirmer dans l'observation des communautés montagnardes et des gouvernements urbains. Les voyageurs s'enthousiasmèrent et firent des petits États de la Suisse les modèles d'une démocratie rêvée.

Mais qui furent ces voyageurs écrivains ? Au début du XVIII^e siècle, le nombre des récits de voyage en Suisse était en moyenne de deux à quatre par an ; à partir de 1750 environ, l'augmentation devient sensible⁴. C'est à cette époque que Klopstock, qui ouvrit la littérature allemande au sentiment de la nature, rédigea son « Ode au lac de Zurich », à la suite de son séjour chez l'historien et polygraphe zurichois Johann-Jakob Bodmer. Voltaire (qui écrivit, lui, une « Ode au Léman ») et Gibbon se rencontrèrent à Lausanne ; Casanova, dont les *Mémoires* sont un indicateur des modes du siècle, fit des séjours à Einsiedeln, à Soleure, à Berne, à Genève. Après 1770, la Suisse fait partie des lieux qu'on visite et dont on parle. L'attrait pour les Alpes s'affirme de plus en plus. Le roman de Rousseau, *La Nouvelle Héloïse* (1761), lu dans toute l'Europe, utilise supérieurement cette mode et lui donne une aura immense. Dans le dernier quart du siècle, l'historien anglais Gavin de Beer compte chaque année au moins dix récits de voyage. Certaines années, il y en eut plus de vingt. La bibliothèque du voyage en Suisse est d'ores et déjà considérable.

Les ouvrages publiés que comptabilise de Beer ne forment évidemment que la pointe de l'iceberg : parmi les voyageurs, peu écrivent, et moins encore

4 V. Gavin de Beer, *Travellers in Switzerland*, Oxford University Press, 1949. Voir aussi Adolf Waeber, *Descriptions géographiques et récits de voyages et excursions en Suisse. Contribution à la bibliographie de la littérature suisse des voyages (de 1479-1890)*, Berne, 1899, 440 p.

publient leur récit. Pourtant, la courbe historique de la fréquence des récits de voyage est significative ; elle est notamment en rapport avec la provenance et le statut social de leurs auteurs. Les Anglais viennent au premier rang. L'éducation des jeunes gens fortunés, sous la forme du Grand Tour, amena en Suisse les enfants des grandes familles accompagnés de leurs serviteurs et de leur mentor. Financé par l'aristocratie, le voyage trouvait à se représenter dans les lettres, les journaux, et parfois dans les récits en forme que rédigeaient les précepteurs. John Moore, auteur d'un livre de voyage en France, Suisse et Allemagne, accompagnait le duc de Hamilton⁵. L'équipage du jeune duc de Pembroke, en 1776, comprenait le révérend William Coxe, qui tira de son périple un des récits-guides les plus lus de la fin du siècle. Ministre anglican, auteur de récits de voyage, d'études historiques et d'ouvrages théologiques, Coxe a été précepteur de jeunes aristocrates lors de leur grand tour. Il fit ainsi trois voyages en Suisse : en 1776, 1785 et 1787. Son premier séjour donna lieu à un ouvrage intitulé *Sketches of the Natural, Civil and Political State of Switzerland*, paru en 1779, qui connut au moins sept éditions en langue anglaise, dont la dernière en 1802. À partir de 1789, l'ouvrage, enrichi et modifié, parut sous le titre de *Travels in Switzerland and in the Country of the Grisons* et fut à nouveau traduit, notamment en allemand et en français. La toute première traduction française, due à Louis François Ramond de Carbonnière (*Lettres de M. William Coxe à M. William Melmoth...*), parue en 2 vol., 1781 et 1782, constitue une référence majeure dans l'histoire du voyage en Suisse par sa diffusion et par la qualité littéraire de la traduction⁶. Voyageur curieux de tout, des lieux, des systèmes politiques, de la situation économique, des mœurs, historien érudit et précis, Coxe tient à rendre compte de tous les aspects du pays, à visiter tous les sites et toutes les villes. Mais Coxe est l'un des derniers écrivains du voyage aristocratique. Dès le début du siècle suivant, et surtout après la chute de Napoléon, c'est une classe sociale nouvelle qui vient en Suisse, amenant les bourgeois enrichis dans le commerce colonial et la première industrialisation, sur les traces des nobles anciens. Avec leur nombre augmente le nombre des récits, mais aussi naît l'instrument indispensable au tourisme, le guide de

5 Moore, médecin et écrivain, est à Genève en 1773 ; il visitera de là la vallée de Chamonix. Son livre, où les pages sur Genève et les Alpes sont souvent caustiques, voire parodiques, connaîtra un grand succès ; il fut traduit en français en 1781. Pour les ouvrages cités, voir la bibliographie en fin de chapitre.

6 La traduction de Ramond de Carbonnières, augmentée de nombreux passages dus au traducteur, fut célèbre pour elle-même, rééditée à plusieurs reprises, abondamment utilisée et imitée, au point de donner de l'ombrage à Coxe. Le texte de Ramond, situé à l'intersection d'influences allemandes (Goethe et le *Sturm und Drang*), françaises (Rousseau et la sensibilité nouvelle) et anglaises (le sublime et la théorie politique) est tout à fait passionnant. Il fait de la Suisse un carrefour des thèmes européens à la fin du siècle.

voyage. Ces modifications sociologiques sont contemporaines d'innovations techniques dans les transports et l'accueil qui vont, quelques décennies plus tard, changer radicalement les conditions du voyage⁷.

Dès le XVIII^e siècle, la France elle aussi fournit son lot. Plus que la montagne elle-même, ce furent d'abord les cures thermales qui attirèrent en Suisse les voyageurs français, de même que la célébrité de certains médecins. Le long séjour de Voltaire à Lausanne puis à Genève, son enthousiasme pour le havre de paix qu'il trouva sur les bords du Léman, les nombreux visiteurs qu'il recevait ; la réputation des écrits de Rousseau et les polémiques qu'ils suscitèrent ; l'existence de personnalités suisses de renommée européenne auxquelles il était de mode de rendre visite (de Haller à Saussure et Charles Bonnet, de Lavater et Gessner à M^{me} de Staël) : tout cela fit de la Suisse un lieu de séjour fort couru des personnalités parisiennes. Dans le dernier quart du siècle, la montagne elle-même devint un des attraits du voyage, autant par les spectacles qu'elle offrait que par le goût des âmes sensibles et des amateurs d'exotisme pour le « peuple des bergers », parmi lequel on pensait voir revenus les personnages de Théocrite. Dans la période mêlée qui va de 1780 à 1840 environ (à l'exception des années révolutionnaires durant lesquelles les relations avec les cantons suisses furent douloureuses), ce fut comme un délire. Les écrivains, les peintres, les musiciens, les nobles qui avaient retrouvé leur fortune avec la Restauration, les bourgeois enrichis, tous vinrent en Suisse et écrivirent des lettres, des souvenirs, des livres de voyage.

L'Allemagne elle-même ne fut pas en reste, ou plus exactement les États qui composèrent jusqu'au XIX^e siècle le vaste conglomérat des cultures germaniques. Dans le dernier quart du siècle, jeunes aristocrates, artistes, écrivains se rendirent en Suisse. Goethe fit le voyage à trois reprises. Cet engouement ne toucha pas que les acteurs de la grande culture, atteignant au contraire des couches sociales de plus en plus larges. Les *Lettres sur la Suisse* de Christoph Meiners, parues en 1788 et fort lues, incitèrent au voyage de nombreux étudiants venus de toute l'Allemagne. Hegel et Schopenhauer furent parmi eux. Le livre le plus important du point de vue de l'histoire des voyageurs fut le *Anleitung (Instructions)* de Johann-Gottfried Ebel, paru en 1793 en allemand, plusieurs fois repris et augmenté, et qui est en fait le premier guide du voyage en Suisse, au sens actuel du terme⁸. La deuxième traduction française, en 1810 (la première

7 Voir Laurent Tissot, *Naissance d'une industrie touristique. Les Anglais et la Suisse au XIX^e siècle*, Lausanne, Éditions Payot Lausanne, 2000 ; John Ring, *How the English Made the Alps*, Londres, Murray, 2000.

8 Médecin d'origine silésienne (donc Prussien), Ebel se passionna pour la Révolution et séjourna à Paris au début des années 1790. La Terreur le chassa vers la Suisse, où il séjourna constamment par la suite. Il écrivit un autre ouvrage, où il faisait l'éloge des petits cantons montagnards et pastoraux.

date de 1795), prend pour titre *Manuel du voyageur en Suisse*, indiquant ce que l'ouvrage fut véritablement pour plusieurs générations de voyageurs européens. Aux uns comme aux autres, Ebel vante les bonheurs de la pure nature et de la vie pastorale. Sa vision largement mythique, quoique appuyée sur une connaissance précise et encyclopédique, se maintiendra longtemps.

VOYAGE DANS LES ALPES ET MYTHOGRAPHIE

104

Il y a là un phénomène qui n'a pas été suffisamment étudié avec les instruments de l'historiographie actuelle, et qui revêt pourtant une portée générale : les voyageurs du XVIII^e siècle sont les grands pourvoyeurs des mythes de la modernité. Les récits de voyage de l'époque des Lumières ont été souvent l'occasion d'une réactualisation des mythes antiques, transposés désormais dans des figures qui apparaissent empreintes de rationalité, voire d'empirisme⁹. Les figures du sauvage et de l'âge d'or sont les plus connues ; elles se nourrissent aux récits des voyages en Amérique ou dans les mers australes. Mais elles puisent aussi aux voyages dans les Alpes.

Pour ceux-ci, la littérature, appuyée par l'interrogation scientifique sur la formation de la Terre, fut le déclencheur. D'abord en Angleterre, on l'a dit, mais aussi en Suisse même, où le grand poème épique et descriptif d'Albrecht de Haller, *Die Alpen* (1732), connut un succès considérable, augmentant à chaque réédition et se propageant dans l'Europe entière à partir du milieu du siècle. Il fut traduit en français en 1749. L'écriture poétique n'était pas séparée de la curiosité savante : les grandes œuvres de description alpestre – celle de Gruner, de De Luc, de Saussure – émanent d'hommes de science qui furent aussi des écrivains. En elles se mêlent une culture nourrie de lectures antiques, le sens de la poétique des éléments, le souci de l'observation – certes encore imparfait – et le désir de construire une théorie de la Terre vérifiée sur le terrain. Les sciences elles-mêmes ne sont pas compartimentées : les mêmes voyageurs se passionnent autant pour la géologie que pour la botanique ou les mœurs des montagnards et leur habitat. Mais si la découverte de la haute montagne est importante en elle-même, elle l'est aussi parce qu'elle prend place dans une opposition avec les vallées moyennes qui structure fortement la représentation de l'espace alpin. Même si elles ont acquis un attrait esthétique

⁹ La mythographie est une transposition des données observées dans des canevas anciens revivifiés ; mais elle est aussi une grille de lecture, un diagramme que les voyageurs déposent sur les réalités vues. Le voyage de Bougainville à la « Nouvelle Cythère » en offre un exemple connu. Un ouvrage récent me semble aller dans le sens que j'indique ici trop brièvement : voir François-Xavier Fauvelle-Aymar, *L'Invention du Hottentot. Histoire du regard occidental sur les Khoisan (XIV^e-XIX^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.

et scientifique, les hautes Alpes relèvent encore partiellement du *topos horribilis*, et contrastent à ce titre avec le lieu commun opposé du *locus amoenus*, du jardin heureux, de l'espace aimable des vergers et des bergers. Nouvel Eden, région de l'idylle et de l'Arcadie, les Préalpes sont regardées comme un tel espace et font l'objet d'une idéalisation constante. Elles rejoignent, dans la géographie mentale des hommes de ce temps, les modèles constitués par les îles fortunées et les paradis sauvages. Elles deviennent ainsi le support d'une rêverie sur l'état de nature et sur le bonheur préservé de la vie naturelle.

Ainsi les voyageurs des Lumières, ayant sous les yeux en même temps les cimes et les roches, qu'ils tenaient pour les vestiges de la formation de la Terre, et les vallées moyennes où ils pensaient contempler les témoins vivants des sociétés anciennes disparues, parcouraient les Alpes en croyant remonter le temps. Ou mieux encore : en croyant se trouver dans un lieu du monde où le temps était resté miraculeusement immobile. Le nouveau mythe de l'âge d'or qui se cristallisait ainsi répondait à une inquiétude générale devant les changements historiques dont l'époque voyait les premiers effets : croissance des grandes villes ; centralisme dans l'administration des États ; création des manufactures, division du travail, mesure plus rigoureuse du temps ; complexification croissante des sociétés et rupture des solidarités coutumières ; modification du milieu agricole traditionnel... Tous ces phénomènes conjugués induisirent une sorte de quête compensatoire que les voyageurs en pays lointains eurent en somme mission de mettre en scène. Les Alpes, peu lointaines mais découvertes comme un *monde nouveau* (l'expression apparaît fréquemment dans les textes), furent constituées comme un des espaces de projection destinés à recevoir et à préserver les représentations du monde que les sociétés avancées de l'âge des Lumières voyaient disparaître. Le cosmopolitisme des voyageurs européens y donna refuge à la représentation inversée de lui-même. Ce dispositif va trouver son expression dans quelque chose qui est à la fois une abstraction et une pratique : le paysage alpestre, qui dessine dans la culture européenne une configuration vaste, ramifiée, durable.

De la rencontre entre les voyageurs européens et le territoire alpin est née une source féconde d'observations, d'expériences, de plaisirs esthétiques et de développements de la pensée qui a trouvé son lieu dans le paysage. De grandes œuvres apparaissent, qui innovent par rapport aux canons convenus des paysages classiques italiens ou français, qui servaient encore de modèle : Haller, Rousseau, Saussure, Byron ; de moins grandes ont tout autant d'influence : Thomson, Gessner, Ebel, Dumas¹⁰... Se développe ainsi une intense activité

¹⁰ Je ne mentionne ici que quelques écrivains. On sait combien la peinture de paysage est capitale dans cette histoire, de Wolf à Turner, des petits-maîtres bernois à Ruskin.

de représentation paysagère à travers les relations de voyages, lettres, traités scientifiques, guides, albums, tableaux et dessins, séries lithographiées. Se multipliant, se diversifiant, migrant d'un genre à l'autre, d'un pays à l'autre, les descriptions entrent dans des poèmes, des romans, des pièces de théâtre, suscitent la réflexion philosophique et le renouvellement de la peinture. Peu à peu, selon sa logique propre, la représentation tend à prendre la place de ce qu'elle représente, le *représentant* à se confondre avec le *représenté*. Lorsque cela se produit, le paysage n'est plus apparition d'un phénomène mais reconnaissance d'un donné culturel. Les voyageurs découvrent alors les lieux qu'ils visitent et les espaces qu'ils contemplant à travers des images convenues¹¹.

106

C'est là précisément ce qui se produit à l'époque romantique. Dans leurs périple et dans leurs récits, les voyageurs du XIX^e siècle n'inventent plus guère : ils répètent, vérifient leurs lectures, conforment leurs impressions aux images répandues. D'où ce sentiment de deuxième vue et de variations sur des thèmes connus qui caractérise leurs écrits. Ils s'efforcent pourtant de conférer au mythe alpestre un second souffle. L'esthétisation du paysage donne lieu parfois à un pittoresque complaisant, mais l'effusion du moi dans la nature ouvre sur une sensation d'infini, de perte de soi, de religiosité cosmique. La perception idyllique de la moyenne montagne reste vivace et parfois s'amplifie, mais elle engendre aussi une vision nostalgique qui en révèle le caractère de représentation fictive, d'idéal inaccessible. Dans le domaine politique, la mythographie reste tout aussi active, lorsque la description des coutumes et des contextes se transforme en célébration des anciennes légendes. Le succès européen de Guillaume Tell date des romantiques : du drame publié par Schiller en 1804 et de ses imitateurs certes, mais auparavant déjà de l'intérêt marqué par un William Coxe, qui incorporait le personnage à la visite du lac des Quatre-Cantons. La lutte pour la démocratie et la liberté nationale, moteur de l'histoire européenne au XIX^e siècle, trouve là un symbole efficace.

Lorsqu'on se livre à une recherche sur l'histoire des voyages en Suisse et dans les Alpes, on ne peut qu'être frappé par la masse des documents, dont le flux grandit d'un siècle à l'autre, comme si la curiosité était inépuisable ou le plaisir de redire toujours renouvelé. Ce n'est qu'après 1850 qu'apparaît le sentiment de répétition et la banalisation de l'expérience, avec l'arrivée du premier tourisme au sens contemporain du terme, lorsque des voyageurs désormais standardisés s'approprient les émotions paysagères auparavant réservées aux élites culturelles et sociales. C'est dans cet ensemble de documents que les grandes œuvres, qu'on étudie trop souvent comme des mondes isolés, prennent sens : elles varient et elles transmettent, et quelquefois elles modifient les perceptions reçues.

11 Voir Claude Reichler, *La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Genève, Georg éditeurs, 2002.

On voit qu'à tous égards, il y a là un phénomène culturel européen. Lorsqu'on parle de culture européenne, on nomme en général les grands moments esthétiques ou les mouvements philosophiques qui ont marqué l'histoire du continent depuis la double composante constitutive, antique et judéo-chrétienne. On pense au gothique, à la Renaissance, aux Lumières, au romantisme, à la démocratie, aux droits de l'homme... – idées et pratiques dont la présence ou l'absence dans tel pays, aujourd'hui encore, permet d'en mesurer le caractère plus ou moins européen. D'une manière différente, parce qu'il a traversé plusieurs esthétiques, des philosophies politiques opposées, des contextes historiques et nationaux variés, le mythe alpestre et son noyau emblématique qu'est le paysage, constituent aussi un bien commun de la culture européenne : à la fois un réseau de références littéraires et picturales dans différentes cultures nationales, un ensemble de pratiques et de jouissances partagées, un carrefour où ces cultures se sont rencontrées et reconnues, où elles ont communiqué entre elles au moyen de mythes communs, et d'où elles se sont redéployées.

LE VOYAGE ET LES SCIENCES

Un autre domaine où se marque l'importance des voyages dans les Alpes est celui de la constitution des sciences naturelles modernes. Depuis la Renaissance, la montagne n'a cessé d'être un lieu de questionnements scientifiques. Les voyageurs ont trouvé en elle une source de connaissances et une occasion de développer leurs observations en excursionnant sur le terrain ou en effectuant des séjours prolongés, au fur et à mesure qu'évoluaient les exigences de méthode et les contextes sociaux de la pratique scientifique¹². Je ne suivrai pas ici cette histoire de manière linéaire. Je voudrais plutôt présenter deux figures de savants qui tirèrent leurs connaissances de leurs voyages et s'ingénierent à poser à la montagne de nouvelles questions. Je les choisirai de manière contrastée, aux deux bords du clivage dans la formation de la science moderne, lorsque l'explication par le système des analogies fit place à la recherche de causalités mécaniques et proprement physiques. Ce moment ne s'est pas produit d'un coup, il est le fruit de lentes réflexions et d'observations multipliées. Mais il est arrivé un moment dans l'histoire des voyages où certaines affirmations, voire surtout certaines questions, ne purent plus être posées face à la nature ; ce moment est assez tardif.

¹² Voir *Relations savantes. Voyage et discours scientifique*, Paris, PUPS, coll. Imago Mundi, sous la dir. de Sophie Linon-Chipon et Daniela Vaj, 2006.

Johann Jakob Scheuchzer, historien, naturaliste, géographe, théologien, météorologue et médecin, parcourut les Alpes en compilateur et en collectionneur, au début du XVIII^e siècle. Auteur d'une œuvre considérable, il était fort connu dans l'Europe savante, membre notamment de la Royal Society de Londres, dont le président était alors Isaac Newton. L'un de ses ouvrages, réédité près de vingt ans après sa mort en langue allemande, en 1752, sous le titre de *Natur-Historie des Schweizerlandes*, nous apparaît aujourd'hui comme un immense entassement de matériaux hétéroclites : mesures climatiques, hauteur des montagnes, passages des cols, plantes, minéralogie, bains thermaux, cours des rivières (et notamment spéculations sur leur source), etc. On s'étonne à penser qu'un tel livre ait pu être contemporain de *l'Histoire naturelle* de Buffon : ce sont des savoirs incompatibles, des constructions du monde presque sans point de recoupement. Le second raisonne en termes de modèles, de classes et de transformations historiques ; l'autre charge jusqu'à les faire plier les rayons de son cabinet de curiosités, juxtaposant les éléments de la nature et leurs descriptions anciennes, soucieux de faire se correspondre le texte de la Bible et les réalités physiques observées.

On pourrait dire que Scheuchzer est le dernier représentant d'un savoir baroque, excentrique (au sens étymologique) et proliférant, recherchant l'allégorie autant que la rareté, et mu par le plus vif goût du merveilleux. Rien ne le passionne tant que les fossiles. Il court les montagnes et les collections pour en découvrir. Il a pu voir dans ses voyages des pétrifications de poissons marins, des plantes réduites à leur squelette dessiné dans la roche, et des monstres (des *virunculi*) dont l'image immobile habite pour l'éternité des débris de hêtre aux linéaments tortueux. Il en donne la reproduction dans son livre intitulé *Herbarium diluvianum* (1723), à côté des fabuleuses dendrites, ces cristaux dans lesquels sont enfermées les images des choses : figures de graines, de mouches, d'anguilles minuscules, de feuilles, d'arbres et même de paysages tout entiers, représentant pour l'un un petit lac, avec un chalet et des arbres sur le rivage. Scheuchzer ne doute pas qu'on puisse trouver des dendrites contenant l'image d'une ville entière, ou de vastes montagnes. Il discute les diverses théories sur la formation de ces cristaux, et les explications qui ont pu être données de la présence de représentations ou de figures dans leur transparence. Il tient pour probable que les cristaux furent autrefois matière fluide ; en se durcissant, ils ont capturé l'image qui se reflétait dans leur eau et nous l'ont conservée, comme des miroirs capables de retenir le temps. C'est bien pourquoi d'ailleurs les dendrites et les pétrifications sont si précieuses à ses yeux : elles gardent le témoignage d'un monde d'avant le déluge, tel que Dieu l'avait créé. Car Scheuchzer est un partisan convaincu des théories diluviennes, qui expliquaient la formation des montagnes par le retrait des eaux du déluge. Ainsi dans ses voyages, l'herbier qu'il constitue, fait d'histoires recueillies autant que de plantes assemblées, est une preuve incessante de la toute-puissance du créateur.

Le livre le plus important pour l'histoire du voyage en Suisse est ses *Itinera per Helvetiae alpinas regiones*, publié pour la première fois en 1713, et plusieurs fois réédité dans les années suivantes, en deux beaux volumes remplis de gravures et de cartes, où sont retracées ses excursions de 1702 à 1711¹³. Ce sont véritablement des itinéraires, été après été et jour après jour, contenant la description des villes, leur histoire, des anecdotes sur les personnages rencontrés, la narration minutieuse des chemins empruntés (le passage du Gothard est extraordinaire, et servira de modèle à d'autres guides). Les curiosités ne manquent pas, ni les antiquités, monuments, ruines et inscriptions. L'application de cette forme d'itinéraire à un parcours systématique de la Suisse est tout à fait neuve. Scheuchzer était aussi un grand lecteur ; dans son voyage, il cite autant qu'il observe. Il cite notamment les auteurs suisses des siècles passés, auxquels il emprunte une part de son savoir. Deux chapitres en particulier leur doivent beaucoup, qui portent sur les géants et sur les dragons de la Suisse, et dans lesquels il accumule les témoignages, qui sont la plupart du temps eux-mêmes de seconde main. Le récit d'un paysan de Glaris, daté et certifié par le pasteur du village, peut fort bien avoir été tiré du livre célèbre d'Athanasius Kircher, *Mundus subterraneus*, paru en 1678, voire d'un compilateur plus ancien. On se repasse les anecdotes, qui voyagent ainsi de livre en livre. Certaines viennent de plus loin encore, de Pline ou d'Aristote, et elles contribuent grandement à anoblir les itinéraires helvétiques. Scheuchzer pourtant procède en général à l'examen des témoignages recueillis, et il lui arrive de constater que les os d'un Hercule gigantesque qui vivait, selon les histoires locales, dans les montagnes au-dessus de Sargans, proviennent en fait du squelette d'un ours de grande taille, conservé au fond d'une caverne. La paléontologie ne se dégage pas d'un coup de la mythologie populaire... et le souci de vérification n'empêche pas Scheuchzer de croire finalement qu'il y a eu des hommes mesurant près de quatre mètres dans les Alpes, et des dragons vivant dans les cavernes. Portaient-ils une crête ? Avaient-ils des pattes ? des ailes ? une fourrure ou des écailles ? Soufflaient-ils le feu, et leur salive creusait-elle des plaies mortelles sur le corps des malheureux qu'elle touchait ? C'est tout le règne animal, mythe, superstition et folklore compris, qui transite et flamboie dans ces étranges et monstrueuses figures.

13 Johann Jacob Scheuchzer, *Ouresiphaites helveticus, sive Itinera per Helvetiae alpinas regiones*, Leyde, 1723. Scheuchzer a été connu en France par les critiques que lui adressent Buffon dans les *Époques de la nature*, et plus tard Cuvier à propos du prétendu squelette de « *homo diluvii testis* » qu'il avait découvert. Ces critiques elles-mêmes marquent une étape dans l'histoire de la paléontologie. Voir Claudine Cohen, *L'Homme des origines, savoirs et fictions en préhistoire*, Le Seuil, 1999, chap. I. L'ouvrage de référence sur Scheuchzer est aujourd'hui : Michael Kempe, *Wissenschaft, Theologie, Aufklärung. Johann Jakob Scheuchzer (1672-1733) und die Sintfluttheorie*, Bibliotheca academica, Epfendorf, 2003.

Pour le frontispice de son *Herbarium diluvianum*, Scheuchzer a commandé à un artiste zurichois connu, Melchior Füssli, un portrait de lui-même dans lequel sont réunis tous les éléments de sa passion voyageuse (figure 1). L'activité de cet homme dans la force de l'âge est représentée par des attributs contrastés, comme si l'artiste avait voulu faire voir que dans la personne du savant voyageur sont réunis des mondes opposés. Sa perruque et sa toge professorale, aux plis expressifs et dynamiques, indiquent le rang social élevé du personnage et la puissance de son discours ; mais la chemise ouverte, la posture presque martiale, le regard ferme et clair, les traits bien dessinés, la bouche précise et volontaire, montrent l'homme d'extérieur, familier des couchers à la dure et rompu aux fatigues des randonnées. Ce contraste est présent tout autant entre l'arrière-plan et le premier plan de la gravure, entre les rocs abrupts, les chamois bondissant au-dessus des abîmes, la violence des eaux qui dévalent, le chaos des éboulis, et la quiétude du cabinet, représenté par les objets réunis sous les yeux du spectateur. L'artiste a représenté les éléments qui fascinent Scheuchzer, et qui sont pour lui les garants de la théorie diluvienne : une géode, étrange masse pierreuse dont l'intérieur est formé de cristaux, une dendrite, qu'on reconnaît à sa forme octogonale et sur laquelle on devine un dessin, un coquillage marin, un poisson pétrifié, une plante alpestre que le savant naturaliste tient entre ses doigts pour faire voir ses pétales et son étamine (il classe les plantes en trois catégories : pré-diluviennes, diluviennes et post-diluviennes)... Le savant apparaît bien, en tête de son ouvrage, comme ce témoin privilégié pour qui l'étude scientifique, l'émerveillement religieux, l'aventure de la découverte et l'enseignement sont étroitement associés.

Lorsque Scheuchzer meurt en 1733, sa vision et son savoir ont trouvé une audience en dehors des cercles de la république des lettres, puisque des compilateurs et traducteurs les transmettent à ces publics nouveaux que sont les voyageurs découvrant la Suisse et les lecteurs de collections consacrées au voyage. L'éditeur hollandais Peter van der Aa, éditeur de plusieurs ouvrages du savant, publie ainsi une collection de livres de voyage intitulée « Les Délices de... », pour laquelle il commande au pasteur et professeur vaudois Abraham Ruchat des *Délices de la Suisse*. L'ouvrage, qui paraît en 1714, sera repris et augmenté en 1730 par les soins d'un autre pasteur et professeur, bernois celui-là, Johann Georg Altmann. Les deux auteurs, qui sont en fait des compilateurs plus que des voyageurs, doivent beaucoup à Scheuchzer (notamment leurs chapitres sur les géants et les dragons...), de même que le jeune Albrecht de Haller, qui parcourt la Suisse en 1728 et tire de son voyage une sorte de journal rédigé en français, avant d'écrire son poème épique, *Die Alpen*. Mais l'influence de Scheuchzer s'arrête là : aucun savant ne reliaera son œuvre après 1750.



Figure 1

C'est à peu près vers le milieu du siècle en effet que se développent de nouveaux savoirs, dans un contact avec les Alpes qui se révélera fécond. Le Genevois Jean-André De Luc avait rassemblé une collection minéralogique qu'on venait admirer ; il avait classé les minéraux selon des principes nouveaux, clairement distincts des analogies anciennes et des références à l'alchimie. Il s'était intéressé aussi aux changements de l'atmosphère et avait construit des instruments propres à assurer des mesures fiables et objectives, dépassant les capacités de la perception humaine. L'ouvrage qu'il tire de ses voyages, paru en 1778 sous le titre de *Lettres sur quelques parties de la Suisse...*, présente des descriptions remarquables où le plaisir pris au paysage et les émotions du moi s'associent aux connaissances scientifiques.

112

Mais le voyageur savant le plus important du XVIII^e siècle finissant, pour les Alpes, fut Horace-Bénédict de Saussure. Ses *Voyages dans les Alpes*, parus en quatre volumes de 1779 à 1796, constituent un monument de l'histoire du voyage alpin, et de l'histoire du voyage savant en général¹⁴. Dans le dernier quart du siècle, Saussure était admiré comme naturaliste autant que comme explorateur et comme écrivain ; pourtant – signe de la division désormais acquise entre l'ouvrage scientifique et le récit de voyage – on ne retint de son œuvre, pour la réédition de 1834, qu'un choix d'extraits que les éditeurs, on l'a dit, appelèrent « Partie pittoresque »¹⁵. Les listes de pierres et de plantes, le savoir sur les glaciers, les descriptions morphologiques appuyant les spéculations l'histoire de la Terre et la formation de la chaîne alpine, tout cela s'était écroulé avec le développement des nouvelles connaissances géologiques. La partie de l'œuvre qui survit reste pourtant remarquable, par ses qualités d'écriture autant que par le témoignage qu'elle apporte sur les Alpes à la fin du XVIII^e siècle. Car Saussure ne parle pas que de roches, de glaces et de plantes. Tout retient son attention. Il observe avec un sentiment de solidarité profonde la vie paysanne des régions de montagne, attentif à ses aspects sociaux, économiques et culturels. Ses descriptions des paysans de la vallée de Chamonix, des chasseurs de chamois, ou ses enquêtes sur les crétins des Alpes constituent une première ethnologie rurale.

D'autre part, chez lui, la sensibilité aux espaces et aux spectacles de la haute montagne est admirable. Il perçoit avec une émotion presque angoissée un au-delà de la beauté, quelque chose qui dépasse absolument le plaisir esthétique éprouvé dans la contemplation du paysage, et il exprime ce sentiment

14 Les *Voyages dans les Alpes* sont le dernier grand ouvrage savant qui ait pris la forme du récit de voyage. Au XIX^e siècle, l'essai scientifique trouvera une forme autonome, et les récits de voyage ne s'adresseront plus au public savant.

15 H-B. de Saussure, *Voyages dans les Alpes*, éd. par Julie Boch, Genève, Georg éditeur, 2002. Sur Saussure, on lira : *H.B. de Saussure (1740-1799). Un regard sur la Terre*, sous la direction de René Sigrist, Genève, Georg éditeur, 2001.

en l'accompagnant d'une sorte de lyrisme de l'intelligence, d'un plaisir à conjecturer et à comprendre dans lequel l'imagination se fait science. Les plus beaux passages de son livre montrent l'essor de ce sentiment sublime, alors qu'il éprouve la conscience du néant humain en même temps que le vertige des origines. La volonté de compréhension historique et théorique est un aiguillon constant dans les voyages de Saussure. Son souhait de parvenir au sommet du Mont Blanc répond à un désir de vision totale, panoramique, qui offrirait une maîtrise complète de l'espace, une compréhension sans reste de la structure du monde. Rêve de savant, que Saussure met en scène à plusieurs reprises lorsqu'il raconte ses excursions de cime en balcon, approchant peu à peu du but poursuivi. Les *Voyages dans les Alpes* tout entiers obéissent à cette quête du point idéal. Pourtant, bien qu'il soit parvenu au sommet du Mont Blanc (il en réalisa la seconde ascension, en 1787), sa grande ambition théorique ne se réalisera pas ; il ne découvrira pas le grand système orologique qui puisse expliquer la formation des Alpes.

Avec les *Voyages dans les Alpes* ne se termine pas l'histoire de l'exploration des montagnes et de l'écriture du voyage alpestre. Mais ce livre marque la fin de la phase de découverte, et la fin de la coexistence, dans un même espace de voyage et d'expression, de la recherche scientifique, des émotions esthétiques et des plaisirs du corps. Comme on l'a dit, le XIX^e siècle et l'époque contemporaine engageront une autre histoire, où se sépareront le tourisme, l'exploration savante et la création artistique. On verra se développer une sensibilité et des problèmes sociologiques propres au monde des *foules*, alors que je m'étais proposé de conduire le lecteur vers les voyageurs anciens et de lui ouvrir, à l'aide de ce que les récits peuvent encore nous en dire, leurs horizons intérieurs autant que les espaces qu'ils ont parcourus, en retrouvant les compréhensions et les perceptions oubliées.

ÉLÉMENTS BIBLIOGRAPHIQUES

Je me limite ici à indiquer quelques ouvrages importants du XVIII^e siècle.

Consulter aussi :

REICHLER Claude et RUFFIEUX Roland, *Le Voyage en Suisse. Anthologie des voyageurs français et européens, de la Renaissance au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont, coll. Bouquins, 1998.

ADDISON Joseph, *Remarques sur divers endroits de l'Italie*, Utrecht, 1722 (trad. franç. donnée en appendice à l'ouvrage de Misson) [1^{re} éd. 1705].

BORDIER André-César, *Voyage pittoresque [sic] aux glaciers de Savoye, fait en 1772*, Genève, 1773.

BOURRIT Marc-Théodore, *Description des glaciers, glaciers et amas de glace du duché de Savoie*, Genève, 1773. *Description des aspects du Mont-Blanc*, Lausanne, 1776. *Nouvelle description des glaciers, vallées de glace et glaciers qui forment la grande chaîne des Alpes de Savoie, de Suisse et d'Italie*, Genève, 1787, 3 vol.

BRIDEL Philippe Sirice, *Course de Bâle à Bienne*, Bâle, 1789.

BURNET Gilbert, *Voyage de Suisse, d'Italie et de quelques endroits d'Allemagne et de France, fait es années 1685 et 1686*, Rotterdam, 1687 (traduit de l'anglais).

COXE William, *Sketches of the Natural, Civil and Political State of Swisserland ; in a Series of Letters to William Melmoth*, Londres et Dublin, 1779 ; traduction de Ramond de Carbonnières, *Lettres de M. William Coxe à M. W. Melmoth sur l'état politique, civil et naturel de la Suisse*, Paris, 2 vol., 1781 et 1782.

DE LUC Jean-André, *Lettres physiques et morales sur les montagnes et sur l'histoire de la terre et de l'homme*, La Haye, 1778.

GRUNER Gottlieb Sigmund, *Die Eisgebirge des Schweizerlandes*, 3 vol., Berne, 1760-62. Trad. franç. par le chevalier de Keralio, *Histoire naturelle des glaciers de Suisse*, Paris, 1770.

114

HALLER Albrecht de, *Récit du premier voyage dans les Alpes*, éd. par E. Hintzsche et P. F. Flückiger, Saint-Gall, 1948.

LABRUNE Jean de, *Voyage de Suisse. Relation historique*, La Haye, 1686.

MEINERS Christoph, *Briefe über die Schweiz*, Berlin, 1788.

MISSON Maximilien, *Nouveau voyage d'Italie avec un mémoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le même voyage*, Utrecht, 1722 [1^{re} éd. 1705].

MOORE John, *Lettres d'un voyageur anglois sur la France, la Suisse et l'Allemagne*, trad. franç. par Henri Rieu, Genève, 1781, 4 vol. [1779].

MURALT Beat Ludwig de, *Lettres sur les Anglais et sur les Français, suivie de la Lettre sur les voyages*, éd. par Charles Gould, Paris, 1933 [1728].

SAUSSURE Horace-Bénédict de, *Voyages dans les Alpes*, Neuchâtel et Genève, 1779-1796, 4 vol. ; nouvelle éd. 1796-1804. Au XIX^e siècle, deux Genevois, Sayouz et Töpffer, en firent une réédition partielle : *Voyages dans les Alpes, Partie pittoresque*, Genève, 1834, 1852 ; c'est cette édition qu'on a reprise plusieurs fois depuis lors, notamment l'édition disponible donnée par Jullie Boch chez Georg éditeurs, Genève, 2002. La *Relation abrégée d'un voyage à la cime du Mont-Blanc*, Genève, 1787, figure au t. IV des *Voyages* ; elle a été traduite en 1788 en allemand et en anglais.

STANYAN Abraham, *L'État de la Suisse, écrit en 1714*, Amsterdam, 1714.

TABLE DES MATIÈRES

Jean-Marie Constant	
Préface	7
Jean-Robert Pitte	
Introduction	11
Florent Quellier	
« Le spectacle de l'arboriculture fruitière » : un ordonnancement du monde. L'exemple des campagnes parisiennes aux XVII ^e -XVIII ^e siècles	15
Paul Delsalle	
Images et réalités du paysage industriel aux XVI ^e et XVII ^e siècles	29
Youri Carbonnier	
Images du paysage urbain : des sources pour connaître la ville moderne	43
Martine Vasselin	
La naissance du paysage comme forme artistique dans l'Europe du XVI ^e siècle	69
Claude Reichler	
Les Alpes suisses et les voyages dans l'Europe moderne	99

